

SIDJILMASSA,**SELON LES AUTEURS ARABES (1).****TAFILALA,****D'APRÈS LES RAPPORTS MODERNES.**

Sidjilmassa, grande oasis, autrefois chef-lieu d'un vaste royaume, a joué un rôle important dans l'histoire de l'Afrique Septentrionale, aussi, son nom se trouve-t-il fréquemment cité dans les chroniques des auteurs arabes.

De nos jours, Sidjilmassa devenue Tafilale (ou Tafilalel), est encore le centre d'une population nombreuse, et le siège d'un commerce important avec le Soudan.

C'est sur cette contrée peu connue, que nous publions des renseignements intéressants, recueillis de la bouche même d'un Chérif de Tafilala. C'est dire que nous ne garantissons pas l'authenticité de ces détails, offerts par nous à titre d'essai, que nous serions heureux de voir compléter ou rectifier par d'autres. Nous avons cru devoir faire précéder ces renseignements d'une description de Sidjilmassa au X^e siècle, selon Bekri et Ibn Haucal, et d'une courte notice historique, puisée dans l'histoire des Berbers, de Ben Khaldoun.

1^{re} PARTIE**DESCRIPTION DE SIDJILMASSA, AU X^e SIÈCLE.**

Au Sud du Mag'reb el-Ak'ça, sur les confins du Sahara, se trouve la ville de Sidjilmassa. Cette ville est située dans une plaine assez vaste, dominée par des montagnes élevées, et entourée de deux cours d'eau dont la source commune est

(1) V. BERBRUGGER. *Voyage dans le Sud de l'Algérie* (T. IX des publications historiques de la Commission scientifique, etc.), p. XXXI à XXXV, Dissertation sur Sedjelmessa et Tafilelt. — N. de la R.

à un endroit nommé Aglef. D'autres sources fort abondantes grossissent, sur son parcours cette rivière, qui, arrivée auprès de Sidjilmassa, se sépare en deux ruisseaux environnant la ville.

De même que le Nil, les eaux de cette rivière se répandent parfois, en été, sur le pays et le fertilisent.

Le sol y est salsugineux, et l'eau saumâtre et salée, ainsi que tout ce qui pousse et est arrosé par cette eau.

La ville est complètement entourée d'un rempart construit en pierres, dans sa partie inférieure, et en briques, dans la partie supérieure. Douze portes donnent accès dans la ville. L'une de ces portes est en fer; elle est dûe, ainsi que le rempart à el-Iaçâa ben Mansour, qui en acheva la construction en l'année 199 de l'H. ('815-16).

De hautes maisons, des édifices remarquables s'élèvent à l'intérieur des remparts. Une mosquée, bâtie par el Iaçâa, se dresse au point culminant de la ville. On y trouve des bains et autres établissements publics. Deux villes anciennes, Tag'ra et Ziz, situées à certaine distance, ont fourni leurs matériaux, pour la construction de Sidjilmassa.

Les jardins y sont en abondance, ainsi que les cultures de toute espèce, arrosés par les habitants, au moyen de réservoirs alimentés par des conduits d'eau prise à la rivière. Leur manière de cultiver se rapproche de celle usitée en Egypte.

Cette contrée produit, en abondance, des dattes, des jujubes et des fruits de toute sorte. Ses raisins secs de treille sont très-renommés. On y cultive aussi une plante verte, d'un goût sucré, nommé Slekk' (1).

L'air y est sain et fortifiant; aussi les infirmes sont-ils fort rares dans cette contrée, où les malades des autres pays viennent se rétablir. Les habitants de Sidjilmassa sont riches, généreux et éclairés; ils jouissent d'une grande renommée de moralité. Parmi eux, se trouvent quelques Juifs.

Dans cette contrée, on mange le grain après l'avoir fait germer; les habitants le trouvent ainsi préférable. Ils se nour-

(1) Sorte de betterave.

rissent aussi de chiens qu'ils engraisent à cet effet, comme cela se pratique à K'afsa et dans le pays de Castiliya.

Il n'y a pas de mouches à Sidsjilmassa.

La semaille d'une année sert, dans ce pays, pour trois récoltes, ou même davantage, d'après certains voyageurs; car, la sécheresse y est si ardente, à cause de la grande chaleur, que le grain, en le moissonnant, se répand dans les crevasses dont les champs sont sillonnés; on peut alors labourer ces mêmes champs pendant deux ans, sans y jeter de nouvelle semence.

Le blé y est petit (1), et différent de celui des autres contrées.

On fabrique à Sidsjilmassa des Haïk (pièce de vêtement), dont la renommée est très-grande, et dont le prix dépasse quelquefois vingt mithcals. Par extraordinaire, l'or s'y vend au lot, et les légumes au poids.

Sidsjilmassa est distant de Cairouan, de 49 journées à travers le désert. La ville de Derâa, chef-lieu du canton de ce nom, sur le versant occidental de l'Atlas, est à six journées; la ville d'Ar'mat, à onze journées; celle de Fès à neuf journées, et celle d'Oudjda à huit. La route, partant de cette dernière ville, passe par Saa, Tamlelt, la montagne des Beni Irniân, Guir, El Ah'ça, Lamseli et Dar el-Emir.

Les jardins de Sidsjilmassa se prolongent jusqu'à Amerg'ad, à six milles de cette ville. De Sidsjilmassa à Djeraoua, le pays est sous la dépendance du seigneur de cette première ville; il comprend Karar el-Emir, habité par les Beni-Midrar, et le Djebel Kosrair, avec la ville d'Ameskour, à cinq étapes, habité par les Matmata.

De Sidsjilmassa, on entre au Sud, dans le pays du Soudan, et l'on arrive à R'ana (2), la capitale, après deux mois de marche, dans le désert du Sabara, qui n'est habité que par des peuplades Nomades et belliqueuses, ce sont les Beni Messoufa.

NOTICE HISTORIQUE SUR SIDJILMASSA.

Le fondateur de Sidsjilmassa fut Aboul'Kacem Sengou Ben

(1) Exceptionnellement gros, d'après Ibn Haucal.

(2) L'emplacement de R'ana n'est pas éloigné de Tombouctou.

Açoul, le Miknacien, surnommé Midrar. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la manière dont il vint s'y établir; mais peu important ces divergences de détail, puisque le nom du fondateur de Sidjilmassa n'est pas contesté.

D'après la version qui paraît la plus digne de foi, Midrar, forgeron de son métier (1), vint se fixer sur l'emplacement de Sidjilmassa pour exercer son industrie, car à cet endroit, les Berbères avaient coutume de se réunir et de tenir une sorte de marché. Quelques Indigènes vinrent d'abord se joindre à lui; puis, leur exemple fut suivi par d'autres, et la petite colonie se trouva bientôt former un groupe d'hommes assez considérable, pour sentir le besoin d'un chef exerçant son autorité sur tous. Aïssa ben Mezid, le Nègre, fut élu.

Tels furent les commencements de la grande cité Saharienne du Magr'eb.

Aïssa ben Mezid, après avoir régné quelque temps avec tranquillité, fut renversé par ses sujets, qui le mirent à mort (155). Midrar le remplaça dans l'exercice de l'autorité et conserva le pouvoir jusqu'à sa mort, 168 (784-85). Ce fut le véritable premier roi de Sidjilmassa, car la colonie avait prospéré avec rapidité et formait déjà à la fin de son règne une véritable ville.

Il eut pour successeur son fils Abou-l'Ouzir el-Iass, qui gouverna peu de temps et fut remplacé par son frère Abou-l'Montaçar el-Iaçàà, révolté contre lui, 174 (790-91). Ce prince, injuste et cruel, justifia cependant son usurpation par la grandeur et la puissance qu'il sut donner à Sidjilmassa. Il vainquit et subjugué tous les berbères rebelles à son autorité dans le Sahara, et soumit ce pays à sa puissance. Il conquit les mines de Derâa, dont il se fit donner le cinquième. Ses victoires attirèrent à lui un grand nombre de Sofrites.

Il rechercha l'alliance d'Abd er-Rahman ben Rostem, seigneur de Tihert (2), et obtint en mariage la fille de ce dernier, pour son fils.

(1) Midrar était, paraît-il, un Rebad'i, c'est-à-dire, un de ceux qui avaient été expulsés de Cordoue par el Hakem, à la suite de la révolte du faubourg (Rebad').

(2) Depuis Tiaret.

Pendant les moments de répit que lui laissèrent ces guerres, il entreprit de grands travaux : il construisit le rempart et les fortifications de Sidjilmassa, et entourla la ville d'ouvrages et de forts. Ce fut lui également qui éleva la mosquée.

La mort le surprit au milieu de ces travaux, 208 (822-23).

Ce prince fut un des plus remarquables de la dynastie de Midrar, et c'est grâce à son impulsion que Sidjilmassa commença à compter parmi les premières cités du Mag'reb.

Il eut pour successeur son fils El-Montaçar ben El-Iaçaa, dont le règne fut troublé par la révolte de ses deux fils, et qui ne sut même conserver le pouvoir jusqu'à sa mort. Son fils, Mimoun ben Thekïa, resta enfin maître du trône, jusqu'en 263 (876-77), époque de sa mort.

Mohammed ben Mimoun el-Emir régna ensuite, jusqu'à sa mort, 270 (886).

Il fut remplacé par El-Iaçaa ben el-Montaçar ben Abou l'Kâcem.

Le temps des épreuves allait maintenant commencer pour Sidjilmassa. Tant que cette ville n'avait été que simple bourgade, on l'avait respectée, ou plutôt dédaignée, mais, devenue cité florissante, elle devait offrir une riche proie aux conquérants arabes. Aussi, était-elle destinée à les voir souvent mettre le siège devant ses murs, et à supporter, plus d'une fois, les horreurs d'une ville prise d'assaut.

El-Iaçaa précipita lui-même sa ruine, en jetant dans les fers Obeïd Allah et son fils, qui étaient venus solliciter son alliance. En vain Abou Abd Allah ech-Chïaï, le conquérant de l'Ifrikïa, réclama leur mise en liberté; ne pouvant l'obtenir, il vint mettre le siège devant Sidjilmassa, et cette ville subit le sort de Raccada, de Laribus et de Tihert; au mois de dou l'heddja 297 (juillet-août 909), Abou Abd Allah y entra en vainqueur, renversa El-Iaçaa, qu'il mit à mort, et établit, comme gouverneur du pays, Ibrahim ben R'aleb, le Mezatien. Puis, il rentra en Ifrikïa avec ceux qu'il était venu délivrer. Mais, à peine était-il parti depuis un mois, que les habitants de Sidjilmassa se révoltèrent, et massacrèrent leur gouverneur avec tous ceux que Chïaï avaient laissés.

L'autorité royale revint alors, mais pour bien peu de temps, entre les mains des descendants de Midrar; cependant, El-Ftah ben el-Emir Mimoun ben Midrar, qui fut élu, conserva le pouvoir jusqu'à sa mort, 300 (912).

Son frère Ahmed lui succéda, et régna jusqu'au moment où Meçala Ibn Habbous, lieutenant d'Obeïd Allah, après avoir conquis Nokour et dépossédé Iahïa ben Idris, de Fès, vint, à la tête des Ketama et des Miknaça mettre le siège devant Sidjilmassa. Cette ville fut prise d'assaut, 309 (921), par Meçala, qui y établit, comme gouverneur, El-Moatez ben Mohammed. Ce dernier régna à Sidjilmassa pendant quelques années, et mourut en 321 (933).

Son fils Mohammed exerça le pouvoir après lui, jusqu'à sa mort, survenue en 331 (942).

Il ne laissa pour successeur qu'un enfant en bas âge, dont les faibles mains ne purent conserver l'autorité et qui fut renversé par son cousin, Mohammed ben el-Ftah ben el-Emir.

Une ère de prospérité sembla s'ouvrir pour Sidjilmassa. Mohammed ben el-Ftah, prince fort remarquable, fit régner l'équité et la paix dans cette malheureuse cité, si souvent dévastée par la guerre et l'anarchie. Il prit, en 342 (953), le titre de Chakeur l'Illah (1), et frappa des dirhems (2) et des dinars à cette occasion.

Cette trêve ne pouvait être de longue durée, et Sidjilmassa allait encore servir d'étape à de nouveaux conquérants.

Les troupes d'Abou Temin ben Maad el-Moëz (3), commandées par Djouher el-Kateb, approchaient, et Mohammed dut renoncer à une lutte trop inégale. Il sortit de Sidjilmassa avec sa famille et ses biens, et alla se retirer à Tasegdelt, place forte située à quelque distance.

(1) Qui reconnaît la faveur de Dieu.

(2) Ces dirhems furent appelés Chakeuria.

(3) Fils d'Ismaïl el-Mansour, kalife fatémide, régna vers 345. Il fit raser tout ce qui restait de Raccada, et est célèbre par son essai de violation des cendres d'Okba.

Il fit la conquête de l'Égypte, établit le siège de son gouvernement au Caire.

Djouher entra, sans résistance, dans la ville, 347 (958-59).

Mohammed, étant imprudemment sorti de sa retraite, fut pris quelque temps après, et livré à Djouher, qui le chargea de chaînes, et le conduisit à Cairouan, avec Ahmed bou Bekeur, seigneur de Fès, qui partagea avec lui le châtiment de son attachement aux Abbassides.

La conquête du Mag'reb achevée, El-Moëz passa en Egypte, où il établit son trône sur les restes de l'empire des Ikhchidites. Il laissa pour lieutenant, en Afrique, Bolloguin, fils de Ziri.

Peu de temps s'était écoulé depuis le départ de Djouher, lorsqu'un des fils de Chakeur, profitant de l'anarchie laissée dans le pays, par le retrait des troupes d'El-Moëz, s'empara du pouvoir à Sidsjilmassa, et reçut la soumission des Zenata. Il prit alors le nom d'El-Montaçar B'illah (1); mais son règne ne fut pas de longue durée, car il fut vaincu par son frère Abou Mohammed, qui le tua et s'empara de l'autorité, 352 (963).

Ce dernier se fit appeler El-Moatez B'illah (2), et régna quelques années, exerçant sa puissance sur les Miknaça et les Zenata.

Mais en 366 (974), Khezroun ben Felfoul, un des chefs des Mag'raoua, vint attaquer Sidsjilmassa, et cette ville tomba en son pouvoir, après la défaite et la mort d'El-Moatez. Khezroun envoya sa tête comme trophée à Cordoue, avec le bulletin de sa victoire.

Ses conquêtes furent ratifiées par Nicham, qui le nomma gouverneur de Sidsjilmassa et des pays environnants. Ainsi finit la puissance des descendants de Midrar et des Miknaça, dans le Mag'reb el-Ak'ça, pays sur lequel s'étendit l'autorité des kalifes de Cordoue.

Khezroun mourut peu de temps après, et fut remplacé, dans son commandement, par son fils Ouanoudin.

Mais, en 369 (978), Bolloguin ben Ziri (3), commença la conquête du Mag'reb, et s'empara de Sidsjilmassa; puis, il continua sa marche victorieuse, et poursuivit les Zenata jusque

(1) Le vainqueur par le secours de Dieu.

(2) Le puissant par l'aide de Dieu.

(3) Ziri ben Menad, d'après Khaldoun.

dans Sabta, où ils s'étaient réfugiés. Il abandonna, peu de temps après, le siège de cette ville, pour concentrer ses forces contre les Berg'ouata. Ce fut alors qu'il apprit que Ouanoudin, après son départ, était rentré de vive force dans Sidjilmassa, et s'était emparé de tout le butin qu'il y avait laissé. Il s'y porta, mais la mort le surprit en chemin, 373 (983), et Ouanoudin conserva la libre possession de son royaume.

Pendant que ces événements se passaient au Sud, Ziri ben Atia ben Abd Allah, achevait la conquête du Mag'reb septentrional, et établissait le siège de son gouvernement à Fès.

Ouanoudin voyant la puissance de Ziri bien consolidée, se rendit vers lui, accompagné de son cousin Felfoul, pour faire acte de soumission, et conserver, s'il était possible, son autorité comme tributaire. Sa démarche fut agréée, et il put retourner vers Sidjilmassa, après avoir juré fidélité à Ziri, et s'être engagé à lui fournir un tribut annuel. Les enfants des deux cousins furent même laissés en otages à Fès.

Le traité fut d'abord exécuté assez régulièrement; mais le tributaire se lassa bientôt de remplir les obligations contractées; aussi, après la mort de Ziri, lorsqu'El-Maaz ben Ziri vint en Mag'reb, au nom d'El-Madfer ben Abou Amer, en 396 (1005-6), Ouanoudin refusa de reconnaître son autorité.

Plus tard, lorsque la puissance des Kalifes de Cordoue s'écroula, la plus grande anarchie régna dans le Mag'reb, chaque gouverneur se déclarant indépendant. Celui de Sidjilmassa, qui avait déjà commencé, profita de la conflagration générale pour s'emparer du pays de Derâa.

El-Maaz, à la tête de Magraoua, marcha contre lui, pour essayer de rétablir l'ordre, mais c'en était déjà fait de son pouvoir; il éprouva une honteuse défaite qui fut le signal de sa ruine, 407 (1016).

Les jours de puissance semblèrent alors renaître encore pour Sidjilmassa; mais cette ville allait, pour la dernière fois, briller au premier rang, et ce dernier reflet de gloire devait précéder de bien près l'asservissement et l'oubli.

Ouanoudin fit la conquête de Sâfraoua et de toutes les places fortes de la Moulouïa, dans lesquelles il laissa comme gouver-

neurs des gens de sa famille. Sa puissance et son autorité furent alors grandes dans le Mag'reb.

Il mourut peu de temps après, et eut pour successeur son fils Meçaoud ben Ouanoudin.

Mais tandis que ces événements se passaient au Nord, et que Meçaoud gouvernait en despote le pays conquis par son père, une secte puissante, qui allait par ses conquêtes rapides changer la face des choses dans le Mag'reb, se formait au fond du désert, à la voix d'un homme inspiré appelé Iacine (1). Déjà, les Almoravides s'étaient emparés du pays de Derâa, en 445 (1053), puis ils avaient regagné leurs solitudes du désert, et le roi de Sidjilmassa avait pu croire être délivré de ces dangereux ennemis, lorsqu'ils revinrent, au nombre de plus de trente mille, l'attaquer dans le siège même de sa puissance. Ils commencèrent les hostilités en enlevant tous les troupeaux des habitants de Sidjilmassa, envoyés par ces derniers au pâturage, à quelque distance de la ville. Meçaoud sortit à la tête de ses troupes : mais il essaya en vain de s'opposer à l'approche des Almoravides. Il fut tué et son armée taillée en pièces.

Les vainqueurs entrèrent alors dans Sidjilmassa, y massacrèrent tous les Mag'raoua qui s'y trouvaient, puis, après avoir renversé les abus créés par la tyrannie des derniers rois, ils reprirent le chemin du désert, et se lancèrent à la conquête du pays des Nègres.

Peu de temps après le départ des Almoravides, les habitants de Sidjilmassa se révoltèrent contre leur autorité, et la famille d'Ouanoudin essaya encore de reprendre le pouvoir. Mais cette restauration ne fut pas de longue durée. En 447 (1055), les Almoravides reparurent plus nombreux et plus forts dans le Mag'reb, et, conduits par Abou Bekeur et Ibn Iacine, ils firent la conquête du Sous, de Taroudent et d'Ar'mat ; puis, en 455 (1061), ils enlevèrent Safraoua, où s'étaient réfugiés les derniers descendants d'Ouanoudin. La prise des places fortes de la Moulouïa, qui suivit de près ces victoires, effaça jusqu'au souvenir du royaume éphémère fondé par ce prince.

(1) Abd Allah Ibn Iacine, fondateur de la secte des Almoravides, (El Morabtin, Les Marabouts.)

La grandeur de Sijilmasa fut ainsi à jamais détruite. Placée au second rang, par suite de la fondation de puissants empires et des villes florissantes au Nord du Mag'reb, cette ville fut successivement soumise aux dynasties qui régnèrent dans cette contrée. A partir de cette époque, le nom de Sijilmasa ne se trouve plus prononcé que d'une manière incidente dans les chroniques arabes. Nous ne chercherons donc pas à reproduire les luttes obscures, les sièges, dont cette ville ne cessa d'être le théâtre. Tour à tour sujette des Almoravides, des Almohades et enfin des Beni Merin, son influence politique devint de moins en moins grande, et elle finit par être classée dans le royaume de l'Ouest, où elle est restée jusqu'à nos jours.

Les documents historiques nous manquent d'une manière absolue, à partir du XIV^e siècle, époque où finissent les précieuses chroniques de Khaldoun. Qu'est devenue Sijilmasa pendant cette période de quatre siècles qui sépare le XIV^e siècle de l'époque actuelle, période si obscure pour l'histoire de l'Afrique Septentrionale ?

C'est une question qu'il est bien difficile de résoudre. Peut-être, au Maroc ou ailleurs, trouverait-on des documents capables de combler cette lacune. On apprendrait alors par quelles vicissitudes Sijilmasa est encore passée, et de quelle manière son ancien nom est tombé dans l'oubli et a été remplacé par celui de Tafilala.

Il ne nous reste donc qu'à espérer dans l'avenir et dans le courage de ceux que la difficulté des recherches historiques, en Afrique, ne rebute pas, pour combler cette lacune.

E. MERCIER.

Interprète judiciaire.

(La fin au prochain numéro).

